

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Roger D. ABRAHAMS, *Everyday Life. A Poetics of Vernacular Practices*. Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2005, 286 p., fig., bibliogr., index.

par Éric Champagne

Anthropologie et Sociétés, vol. 30, n° 2, 2006, p. 262-263.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/014135ar>

DOI: 10.7202/014135ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

souligne par exemple tantôt l'irréductible méchanceté des *ombo'*, mais on rappelle aussi qu'ils « n'attaquent pas pour rien », on dit parfois qu'ils existent de toute éternité en nombre fini, mais à d'autres moments on évoque leur mode de reproduction. Et Lemonnier cherche parfois à parfaire la cohérence du système d'une façon qui peut paraître audacieuse, comme lorsqu'il envisage un processus de métempsychose pour comprendre la régénération des *ombo'*, métempsychose qui n'est pourtant « pas pensée comme telle » (p. 350). Ou lorsque, sans étayer clairement ces points, il attribue un caractère « attracteur » aux masques utilisés lors des cérémonies de clôture de deuil et un caractère psychopompe aux tambours joués à cette occasion, alors que les Ankave ne précisent rien de cela, se contentant de dire qu'ils ne savent pas où vont leurs morts à l'issue de cette cérémonie.

Enfin, le dernier chapitre s'ouvre sur le débat entre l'histoire et les sciences cognitives, à propos des similarités que présentent les rassemblements des *ombo'* avec les sabbats des sorcières européennes des temps modernes, c'est-à-dire à propos des convergences fortes que présentent des représentations sociales historiquement indépendantes. Lemonnier souligne les difficultés posées par de tels phénomènes plutôt qu'il n'en construit une nouvelle interprétation systématique. Et c'est finalement, sans surprise, sur les rapports d'affinité entre enracinement des habitudes de pensée et redondance de l'expérience des *ombo'*, présents en creux dans bien des activités quotidiennes, que se conclut ce très bon ouvrage d'anthropologie.

Joël Noret (jnoret@ulb.ac.be)

Fonds national de la recherche scientifique

Centre d'Anthropologie Culturelle

Institut de Sociologie

Université libre de Bruxelles

44 Avenue Jeanne

B-1050 Bruxelles

Belgique

Roger D. ABRAHAMS, *Everyday Life. A Poetics of Vernacular Practices*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, 286 p., fig., bibliogr., index.

À la lecture du titre de son ouvrage, on peut se demander ce que Roger D. Abrahams entend exactement par l'expression « poétique des pratiques vernaculaires ». Et il s'explique bien vite : « Perhaps I mean a poeticizing of everyday practices, looking at vernacular culture as animated by our making and doing things with style » (p. 1). Le projet de l'auteur est donc d'étudier diverses manières qu'ont les gens de signifier leur appartenance culturelle, à travers autant d'occasions : rencontres impromptues, conversations, manifestations, spectacles, parades, festivals, rituels, etc. Ces réunions plus ou moins organisées sont étudiées sous l'optique du jeu ; au cours de celles-ci sont mises au jour et négociées des questions identitaires aux plans individuel et social. Or, selon l'auteur, sans la présence de bonne volonté (*goodwill*) chez les joueurs, la friction engendrée par les rencontres pourrait échauffer les esprits et faire exploser les tensions au lieu de les résoudre – momentanément.

Pour mener à bien son projet, Abrahams emploie une approche double, ethnométhodologique et structuraliste. Ainsi, la description et l'analyse (selon les approches situationnelle et cadrée) de certaines pratiques fournit l'occasion de les distinguer entre elles dans un schème général allant du plus simple (le croisement de deux individus) au plus complexe (la vie dans

une société multiculturelle). Plus spécifiquement, l'auteur s'intéresse à des éléments qu'il qualifie de folkloriques, ces gestes et expressions faisant montre de la vigueur d'une mémoire culturelle qui se perpétue par-delà la multiplicité et la profondeur des contacts entre les peuples.

Ainsi, Abrahams porte attention aux proverbes, devinettes, farces, superstitions, châtiments et bénédictions qui tissent la vie courante des membres d'une société donnée, et qui, d'une manière subtile, incluent ou excluent des paroles et des comportements du champ du souhaitable. Mais encore, Abrahams montre bien la capacité qu'ont ces bribes de culture à s'adapter aux divers contextes auxquels les individus font face, et ce, peu importe l'époque : « The subject of a proverb, superstition, or exemplary story will be judged to be pertinent or irrelevant to the problem at hand » (p. 60).

Cette notion de conflit, de tension, de problème, donc, se trouve au cœur de l'ouvrage. Pour Abrahams, les sociétés sont formées d'une somme de zones mouvantes : « Zones are locations without center or periphery, in which activities with deeply encoded and compressed meanings take place » (p. 141). Lorsque celles-ci se touchent, une situation potentiellement problématique émerge. Or, les pratiques vernaculaires étudiées auraient pour but, entre autres, d'ouvrir les frontières entre les zones et de permettre des échanges de toutes sortes, sous un mode ludique : « From the perspective of vernacular interactions among and between realms, playing is the most profound way in which the principle of goodwill and good manners is given expression » (p. 96). Car le jeu symbolise les relations de pouvoir et peut s'en permettre une redéfinition salvatrice. En s'y adonnant, les joueurs peuvent tester « virtuellement » l'étanchéité des frontières entre gens et sociétés, avant de revenir au quotidien, armés des découvertes acquises et prêts à les mettre en pratique.

L'aspect le plus intéressant de l'étude de Roger D. Abrahams est qu'il tient compte du mouvement, de la dimension processuelle inhérente à toute identité, qu'elle soit individuelle ou culturelle. La dernière partie de l'ouvrage – qui cependant aurait gagné à être mieux reliée aux premières – porte d'abord sur l'identité, mais aussi et surtout sur les mélanges entre des cultures ayant mis de côté le conflit, au profit du partage. Après s'être arrêté sur la notion de créolisation, qui tend de nos jours à perdre de son caractère négatif, Abrahams conclut en traitant du concept de diaspora, qui serait le plus apte à rendre sa pensée d'une identité vivante en mouvement, toujours questionnée, toujours revivifiée : « If, by calling ourselves diasporics, we license groups to display themselves in a positive way, and thus celebrate again a sense of community forged out of this experience in common, so much the better. All of life will be festivalized, carnivalized, made into a spectacular show » (p. 258). Il peut être idéaliste de toujours croire à une possible bonne volonté de la part des protagonistes d'un éventuel conflit, mais ne pas y croire peut plus souvent conduire à un échec ou à une partie nulle. Il reste à espérer que le jeu demeure un jeu, et qu'il ne se transforme pas en une injonction à changer.

Éric Champagne (eric.champagne@yahoo.fr)
Département d'anthropologie
Université de Montréal
431, rue Roy Est, app. 16
Montréal (Québec) H2L 1C8
Canada